

**LA BIBLIOTHEQUE DE PHILIPPE
ET DE
JEAN BAPTISTE DE CHAMPAIGNE**

Il est toujours important, pour l'intelligence des artistes et de leur art, de connaître le contenu de leur bibliothèque. Nous pouvons donc considérer comme une chance qu'un inventaire de celle de Jean Baptiste de Champaigne ait été dressé, après sa mort, les 30 et 31 octobre 1681, par le libraire Helie (1) Jousset, qui a compté 61 volumes, et par le peintre bien connu Nicolas de Plattemontagne, qui a trouvé 54 recueils de cartes et d'estampes, parmi lesquels il n'en a nommé malheureusement que deux. Ainsi 63 titres figurent-ils sur ce document, que Jules Guiffrey a publié dans les *Nouvelles Archives de l'Art Français* de 1892, de la page 216 à la page 218, mais qui n'a fait l'objet, jusqu'à présent, d'aucune étude. C'est à combler cette lacune que ces quelques pages voudraient s'employer.

*

* *

Un regret saisit d'abord qui entreprend cette besogne, celui que cet inventaire ait trait à la bibliothèque de Jean Baptiste

(1) C'est ainsi que son prénom est orthographié sur cet acte. Nous en respectons donc l'orthographe.

de Champagne et non à celle de son oncle Philippe. En ce qui concerne cette dernière, ce que nous en savons se réduit à cinq lignes, que l'on trouve dans l'inventaire des biens de ce maître, établi le 17 août 1674 par le sergent Bost, et publié par le même Jules Guilfreg également dans les *Nouvelles Archives de l'Art Français* de 1892, de la page 178 à la page 181. A la page 181 on lit le texte suivant : "*Ensuite les livres : item, soixante dix neuf volumes in-folio, quatre vingt six in-quarto, cent vingt in-octavo, quatre in-douze, le tout relié tant en veau qu'en parchemin, et autant de différents subjects, prisés ensemble 150 liv.*" Texte laconique, mais qui suffit à prouver que la bibliothèque de l'oncle était différente de celle du neveu, où Helie Jousset a relevé seulement la présence de 36 ouvrages in-folio et de 25 ouvrages in-quarto, '*le reste des livres*' étant, à ce qu'il écrivait à la dernière ligne de son inventaire, "*paquet, sans intérêt*". Ce qui n'empêche pas qu'elle ait été évaluée pour le prix, beaucoup plus considérable, de 452 livres. Une conclusion s'impose donc : les bibliothèques de Philippe et de Jean Baptiste de Champagne étaient différentes.

L'étaient-elles cependant tellement ? J'ai quelque peine à le croire. Il serait d'abord a-priori surprenant que, légataire universel de son oncle, Jean Baptiste n'eût pas gardé l'essentiel de la bibliothèque qu'il héritait, comme il avait gardé l'essentiel de l'atelier et des biens immobiliers. Deux faits prouvent, d'autre part, que, dans l'inventaire du 30 octobre 1681, figurent les livres qui avaient appartenu à Philippe de Champagne. Le premier, c'est qu'on y trouve une "*Vie des Pères Hermites d'Andilly*" conservée aujourd'hui à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, et sur la page de garde de laquelle se remarque la signature de Philippe de Champagne. Le second, c'est que, dans maints ouvrages inventoriés par Helie Jousset, se voient des planches dont Philippe de Champagne, nous reviendrons plus loin sur ce point, s'est inspiré dans telles de ses peintures : preuve qu'il les avait eus dans sa bibliothèque.

Sans doute, dans celle de son neveu, en remarque-t-on plusieurs qui, de toute évidence, n'avaient pu figurer dans la sienne : ainsi, en particulier, ceux qui étaient parus après sa mort. C'est le cas, par exemple, du traité d'André Felibien.

Des principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dépendent, publié à Paris chez J.B. Coignard en 1676, la même année que *Les six voyages de J.B. Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, qu'il a fait (sic) en Turquie, en Perse et aux Indes*, édités chez Gervais Clozier et Claude Barbin. C'est également le cas de trois ouvrages sortis des presses de l'imprimerie en 1678, la *Felsina Pittrice, vite de' pittori bolognesi* de Carlo Cesare Malvasia, la *Vie de St Ambroise* de Godefroy Hermant et l'*Ancienne et Nouvelle Discipline de l'Eglise* de Louis Thomassin. On peut également présumer que les *Recherches italiennes et françaises ou dictionnaire* d'Antoine Oudin n'avaient pas appartenu à Philippe de Champaigne, qui ne fit jamais le voyage d'Italie et ne paraît pas avoir su l'italien, mais seulement à Jean Baptiste, qui s'était rendu dans la péninsule en 1657-1658 et avait pu ainsi en apprendre la langue. Pour la même raison, j'inclinerais à penser que presque tous les ouvrages en italien mentionnés par Jousset n'avaient pas figuré dans la bibliothèque de Philippe. Ce sont (outre le livre déjà nommé de Carlo Cesare Malvasia, *Felsina Pittrice, vite de Pittori bolognesi*) l'album de Pietro Santi Bartoli, Alfonso Ciaccone et G.P. Bellori, *Columna Trajana eretta dal senato e popolo romano all'imperatore Trajano Augusto nel suo foro in Roma (...)* publié sans date à Rome chez Giovanni Giacomo de Rossi, et le volume du Cardinal Sforza Palavicino *Istoria del Concilio di Trento* paru à Rome chez Vitale Mascardi en 1660. Pour celui d'Andrea Palladio *I Quattro Libri dell' architettura* édité à Venise en 1581 et celui d'Antonio Bosio, *Roma Sotterranea, opera postuma de Antonio Bosio Romano (...) compita, disposta et accresciuta dal M.R.P. Giovanni Severani di S. Severino* (Rome, chez Guglielmo Facciotti, 1632), Philippe de Champaigne paraît bien, au contraire, les avoir possédés, puisque, nous le verrons plus loin, il s'est inspiré de leurs illustrations dans plusieurs de ses peintures. Ainsi, en dépit de différences, la bibliothèque du neveu dut être, pour l'essentiel, la bibliothèque de l'oncle : de sorte que son étude est de nature à nous fournir des renseignements aussi bien sur l'un que sur l'autre.

*

* *

Etude moins aisée à faire qu'il ne le semblerait d'abord, et

cela pour deux raisons. D'abord, Jousset et Platemontagne ont parfois écorché les noms des auteurs, ce qui rend difficile leur identification. Agrippa d'Aubigné devient, ainsi, sous la plume de l'un *Aubigny* et le peintre François Perrier *Porier* sous celle de l'autre. Surtout Jousset a très fréquemment négligé de mentionner le nom des auteurs des livres dont il n'a donné que le titre, et encore l'a-t-il fait souvent d'une façon très inexacte. De là, de grandes difficultés pour identifier ces ouvrages. Nous avons eu, par exemple, beaucoup de mal à reconnaître dans le volume indiqué par Jousset comme "*Ambassade orientale, folio, figures*" celui de Jean Nieuhoff, l'*Ambassade de la compagnie orientale des Provinces Unies vers l'Empereur de Chine ou grand can de Tartarie faite par les sieurs Pierre de Gayer et Jacob de Keyser (...)* publié à Leyde en 1665.

Nous avons pu néanmoins identifier tous les livres portés sur l'inventaire de Jean Baptiste de Champaigne, à l'exception de quatre d'entre eux pour lesquels les indications de Jousset ne sont pas assez explicites. Il s'agit de ceux qu'il mentionne comme la "*Bible en françois, Rouen, Griphe, fol.*", la "*Bible en françois, Lyon, frippée, folio*", les "*Oeuvres de Plutarque, folio, 4 vol.*" et les "*Oeuvres de Sénèque, folio*". Pour un cinquième ouvrage qu'il désigne comme la "*Mythologie des Dieux, folio*", il nous paraît probable que c'est celui de J. Baudouin, *Mythologie ou explication des fables (...)* ci-devant traduite par I. de Montlyard, exactement revue en cette dernière édition et augmentée d'un *Traité des Muses (...)* publiée à Paris, chez P. Chevalier et S. Thiboust, en 1627 ; mais nous n'en avons pas la certitude. Ces cinq ouvrages mis à part, nous croyons avoir identifié de façon sûre les 56 autres livres portés par Helie Jousset sur son inventaire, auxquels s'ajoutent les "*œuvres d'Alber (sic) Dure (sic) et anticques de Porier*" mentionnés sur le sien par Nicolas de Platemontagne. Que nous apprennent-ils de Philippe et de Jean Baptiste de Champaigne ?

*

* *

D'abord qu'ils lisaient beaucoup. Pareille bibliothèque est considérable chez les peintres à cette époque. Ensuite que, vraisemblablement, ils lisaient le latin. En effet, nous l'établi-

rons plus loin, Philippe de Champaigne n'a pas seulement tiré parti, dans ses peintures, des planches qui illustraient les *Hieronymi Pradi et Joannis Baptistae Villalpandi e societate Jesu In Ezechielem explanationes et apparatus Urbis ac Templi Hierosolymitani* (...) publiés à Rome en trois volumes datés respectivement de 1596, 1604 et 1604 ; il s'est également inspiré du texte. Mais à part ce livre latin et ceux, mentionnés plus haut, qui étaient écrits en italien, tous les autres livres que comptait la bibliothèque de Philippe et de Jean Baptiste de Champaigne étaient rédigés en français.

Deux seulement étaient dus à des auteurs antiques : les œuvres de Plutarque et celles de Sénèque. Que les premières se rencontrent chez nos peintres, le fait n'étonnera personne. Elles étaient alors si répandues en France que le bonhomme Chrysale lui-même les possédait. Pour les secondes, leur présence confirme ce que suggérait déjà celle des écrits de Plutarque : le penchant des Français du XVII^e siècle pour le Stoïcisme, penchant qui ne surprend guère chez les deux Champaigne.

Si les ouvrages des écrivains païens sont rares dans leur bibliothèque, il n'en va pas de même des ouvrages de piété et de ceux qui traitent des questions religieuses. Mêmes en ne comptant pas parmi eux les histoires de l'Eglise ni celles du peuple d'Israël, ce sont eux qui fournissent la catégorie la plus abondamment représentée dans l'inventaire de Jousset. Outre les deux Bibles mentionnées plus haut, on y relève le *Nouveau Testament de N.S.J.C. de la traduction des docteurs de Louvain revue et corrigée si généralement qu'elle est au vrai une traduction nouvelle* (...), par François Véron docteur en théologie et curé de Charenton, publié en 1647 à Paris chez Théodore Pepingué et Etienne Maucroy ; *l'Histoire Sainte* du R.P. Nicolas Talon, *dernière édition revue et corrigée*, publié en 1659 à Paris chez Sébastien Cramoisy ; et enfin *l'Histoire du vieux et du nouveau Testament représenté avec des figures et des explications edificantes* (...) par le sieur de Royaumont, *prieur de Sombreval*, que, sous ce pseudonyme, Le Maître de Sacy sans doute ou, peut-être, Fontaine avait publiée à Paris chez Pierre Le Petit en 1670. La présence de ces cinq ouvrages chez les Champaigne en dit long sur leur piété, fondée d'abord sur le commerce assidu de l'écriture.

Les Pères de l'Eglise occupent également une place de choix dans leur bibliothèque. Certains de leurs écrits y figurent, comme *Les Quarante Homilies (sic) ou Sermons de St Grégoire le Grand, Pape, sur les Evangiles de l'année (...)* parues à Paris chez Pierre Le Petit en 1665, sans nom de traducteur, et comme *Les Homilies (sic) ou sermons de St Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, traduits en français par Paul Antoine de Marsilly (...)* et publiés à Paris la même année chez le même libraire. On y rencontre aussi des livres qui leur sont consacrés et qui le sont par des jansénistes comme Antoine Godeau et Godefroy Hermant. Du premier, les Champagne possédaient une *Vie de Saint Augustin* éditée à Paris par Pierre Le Petit en 1652, et, du second, *La Vie de St Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople et docteur de l'Eglise* (à Paris, chez Charles Savreux; 1664) ; *la Vie de St Athanase, patriarche d'Alexandrie* (à Paris, chez Jean du Puis, 1671) ; *la Vie de St Basile le Grand, archevêque de Césarée en Cappadoce, et celle de St Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople* (à Paris, chez Jean du Puis, 1674) et enfin *la Vie de St Ambroise, archevêque de Milan, docteur de l'Eglise et confesseur* (à Paris, chez la veuve de Jean du Puis, 1678) : tous ouvrages pour lesquels Jean Baptiste de Champagne avait, aussi bien, dessiné des frontispices. Autant qu'aux sources scripturaires, sa spiritualité et celle de son oncle s'alimentaient à la patristique.

D'autres vies de saints leur servaient aussi de nourriture. Ainsi *les Vies de plusieurs saints illustres de divers siècles choisies et traduites par Arnauld d'Andilly* (à Paris, chez Pierre Le Petit, 1664) et ses *Vies des Saints-Pères des Déserts et de quelques saintes (...)* (à Paris, chez la veuve Jean Camusat et Pierre Le Petit, 1647). Ainsi, encore, *la Vie de St Bernard* publiée par Antoine Le Maître en 1648 et *la Vie de Dom Barthélémy des Martyrs* publiée par Le Maître de Sacy en 1663 : deux livres pour lesquels Philippe de Champagne avait donné des frontispices gravés, l'un par Morin et, l'autre, par Boulanger.

Attentifs à en revenir aux Ecritures et aux Pères, les Champagne ne dédaignaient pas pour autant les écrits religieux plus récents. Ils lisent, ainsi, *les Oeuvres spirituelles et dévotes du R.P.F. Louis de Grenade de l'Ordre de Saint Dominique (...)*

le tout nouvellement et exactement traduit de l'Espagnol par le R.P. Simon Martin parisien, de l'Ordre de St François (à Paris, chez Jean Jost 1645) ; le Catéchisme ou l'Introduction au Symbole de la Foy par le R.P. Fr. Louis de Grenade de l'Ordre de St Dominique (...) traduit de l'Espagnol par le R.P. Simon Martin parisien, religieux de l'Ordre des Minimes (à Paris, chez L. Boulanger 1646) ; les Oeuvres de Sainte Thérèse divisées en deux parties, de la traduction de Monsieur Arnauld d'Andilly (à Paris, chez Pierre Le Petit 1670) ; les Oeuvres du bienheureux Jean d'Avila, docteur et prédicateur espagnol, surnommé l'apôtre de l'Andalousie, divisées en deux parties, de la traduction de Mr Arnauld d'Andilly (à Paris, chez Pierre Le Petit, 1673). A la lecture de ces Espagnols, ils ajoutent celle des Oeuvres du Bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève (...) revues et très exactement corrigées sur les premiers et les plus fidèles exemplaires (à Paris, chez la veuve de Sébastien Huré et Sébastien Huré, 1652). La spiritualité des maîtres à penser de la Contre-Réforme leur était ainsi familière.

Des écrits de leurs successeurs, que connaissent-ils ? Des ouvrages de pastorale, comme le *Traité qui contient la méthode la plus facile et la plus assurée pour convertir ceux qui se sont séparés de l'Eglise*, publié à Paris chez Sébastien et Gabriel Cramoisy en 1651 et dont l'auteur n'était autre qu'Armand-Jean du Plessis, cardinal-duc de Richelieu ; des ouvrages de liturgie, comme le *Rituel Romain du Pape Paul V à l'usage du diocèse d'Alet, avec les instructions et les rubriques en français*, publié à Paris en 1667 chez Charles Savreux, par le "saint évêque" janséniste, Nicolas Pavillon; des ouvrages de morale, surtout, comme les *Peintures morales où les passions sont représentées par tableaux, par caractères et par questions nouvelles et curieuses*, en deux volumes, publiées à Paris chez Sébastien Cramoisy en 1640 et 1643 par le R.P. Pierre Lemoine, de la compagnie de Jesus ; la fameuse *Fréquente Communion* d'Antoine Arnauld, dont la première édition datait de 1643 ; et la *Morale chrétienne rapportée aux instructions que J.C. nous a données dans l'oraison dominicale* publiée à Paris chez Guillaume Desprez par Floriot.

Les membres de la Société des Amis de Port Royal qui, dans ce bulletin, lisent ces pages, ne peuvent manquer d'être

frappés, au passage, par l'abondance des noms de jansénistes notoires qui leur sont bien familiers. Ils ne s'étonneront donc pas que d'autres écrits jansénistes se soient trouvés dans la bibliothèque des deux Champaigne. Ainsi les *Plaidoyez et harangues de Mr Le Maître (...)* donnez au public par Mr Issali (à Paris chez Pierre Le Petit, 1657). Ainsi, encore, le *Journal de ce qui s'est fait à Rome dans l'affaire des Cinq Propositions*, publié en 1662 par Saint Amour.

Intéressés avant tout par les questions religieuses, il est normal que nos deux peintres aient eu dans leur bibliothèque de nombreux livres - neuf en tout - concernant l'histoire d'Israël et celle de l'Eglise. Ces livres, c'était, d'une part, celui, déjà nommé, de Prado et Villalpando, *In Ezechielem explanationes et apparatus Urbis ac Templi Hierosolymitani*, et celui d'Arnauld d'Andilly qui avait paru en 1667 à Paris chez Pierre Le Petit, *l'Histoire des Juifs écrite par Flavius Joseph (sic) sous le titre de Antiquités Judaïques, traduite sur l'original grec revu sur divers manuscrits par Monsieur Arnauld d'Andilly*. C'était, d'autre part, outre la *Roma sotterranea*, déjà mentionnée, de Bosio, *l'Histoire de l'Eglise* en quatre volumes publiée par Louis Cousin de 1675 à 1679 à Paris "en la boutique de Pierre Rocolet chez Damien Foucault", *l'Histoire des Papes et souverains chefs de l'Eglise (...)* depuis St Pierre, premier pontife romain, jusques à Innocent X aujourd'hui seant publié à Paris en 1653 chez Guillaume Le Bé, par André Duchesne ; les *Annales Ecclésiastiques du très docte et illustrissime Cardinal Cesar Baronius* publiées en 1616 à Paris chez Robert Thierry par Claude Durand ; *l'Histoire de l'Eglise* du fameux Godeau, "nouvelle édition revue, corrigée et augmentée", publiée à Paris chez Thomas Jolly en 1663 ; *l'Istoria del Concilio di Trento*, déjà mentionnée, du Cardinal Sforza Pallavicino (à Rome, chez Vitale Mascardi, 1660) et, enfin, l'ouvrage du R.P. Louis Thomassin, *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise (...)* divisée en 4 parties selon les 4 divers âges de l'Eglise (...) dont Jean Baptiste de Champaigne possédait le premier volume, "qui contient le 1er âge de l'Eglise depuis sa naissance jusqu'au règne du grand Clovis" paru à Paris chez François Muguet en 1678.

Le goût de nos deux peintres pour l'histoire s'étendait aussi à l'histoire profane. Dans leur bibliothèque, neuf ouvrages

l'attestent. C'est d'abord le célèbre dictionnaire de Moreri qui était paru à Lyon chez J. Girin et B. Rivière en 1674 sous le titre "*Le grand dictionnaire historique ou le Mélange curieux de l'histoire sainte et profane (...) par le sieur L. Moreri*". Pour se renseigner sur l'antiquité, Philippe et Jean Baptiste de Champaigne avaient à leur disposition les "*Hieroglyphes de Pierius*", comme l'écrit Jousset, c'est à dire les *Hieroglyphes de Jean Pierre Valerian, vulgairement nommé Pierius, autrement Commentaire des lettres et figures sacrées des Aegyptiens et autres nations*, traduction française, parue à Lyon, chez Paul Frellon en 1615, d'un original latin publié à Bâle en 1556 ; et pour le faire sur l'histoire de Rome, il recouraient à l'*Histoire romaine (...)* publiée par Nicolas Coeffeteau en 1623 à Paris chez Sébastien Cramoisy. Ils étudiaient celle de Byzance dans les huit volumes de l'*Histoire de Constantinople* publiés par Louis Cousin à Paris "*en la boutique de P. Rocolet chez D. Foucault*" de 1672 à 1674. Pour celle de la France, c'était, bien entendu, à l'*Abrégé chronologique ou extrait de l'histoire de France* (à Paris, chez Louis Billaine, 1668) de François de Mezeray qu'ils avaient recours. Ils ajoutaient à sa lecture celle du livre de Claude Paradin, *Alliances généalogiques des rois et princesses de Gaule* (Lyon, 1606), celle de celui de Jean de Serres, *Inventaire général de l'histoire de France depuis Pharamond jusques à présent* (Paris, 1627) et celle, enfin, de l'*Histoire Universelle* d'Agrippa d'Aubigné (Maillé, 1616-1620) qui, malgré son titre ambitieux, ne concerne que l'histoire d'Henri IV et de la Réforme. Peu curieux des pays étrangers, ils ne possédaient sur leur histoire qu'une *Histoire de Navarre* publiée par André Favyn à Paris en 1612, et qui ne traite guère que de la Navarre française, et que trois volumes sur les Antilles publiés de 1667 à 1671 par le R.P. du Tertre, qui a précisé, du reste, dans leur titre qu'ils avaient seulement pour objet les Antilles françaises: *Histoire Générale des Antilles habitées par les Français*.

La présence de ces trois volumes dans la bibliothèque de Jean Baptiste de Champaigne nous avertit qu'il ne se désintéressait pas de la géographie. Ce fait est confirmé par deux ouvrages que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner, l'*Ambassade de la Compagnie orientale des Provinces Unies vers l'Empereur de Chine du hollandais Jean Nieuhoff* et les

illustrés *Voyages de J.B. Tavernier (...) en Turquie, en Perse et aux Indes*.

Plus normale est la présence, chez nos deux peintres, de livres relatifs aux arts et à l'iconographie. Parmi ces livres, les plus nombreux sont ceux qui se rapportent à l'architecture. Ils sont au nombre de quatre, à savoir la traduction de Vitruve publiée à Paris chez Jacques Gazeau en 1547 sous le titre d'*Architecture ou art de bien bâtir de Marc Vitruve Pollion, auteur romain antique, mis de latin en français par Jean Martin, secrétaire de Monseigneur le Cardinal de Lenoncourt* ; le *Livre d'architecture* publié à Paris en 1559 par Jacques Androuet du Cerceau ; les *Quattro libri dell' architettura*, déjà mentionnées, de Palladio (Venise, 1581) et enfin le *Traité des Manières de dessiner les ordres de l'architecture antique* publié par Abraham Bossé en 1664 à Paris. Pour les autres arts, les deux Champaigne semblent avoir été moins soucieux de se documenter à leur sujet. Jean Baptiste, toutefois, posséda la fameuse *Felsina pittrice*, déjà mentionnée, de Malvasia, de même que le livre, déjà nommé, de Felibien, *Des principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dépendent*. Hérita-t-il de son oncle l'ouvrage de Pietro Santi Bartoli, Alfonso Giaccone et G.P. Bellori, sur la colonne Trajane ? L'absence de date sur cet album ne permet pas de savoir s'il fut antérieur ou postérieur à la mort de Philippe de Champaigne ; mais le fait que Philippe de Champaigne ne parait pas s'être inspiré de ses planches autorise à penser qu'il ne le posséda pas. Il me semble certain, en revanche, qu'il a bien connu le volume de gravures consacrées aux "antiques" de Rome que François Perier publia en 1638 sans titre, mais avec une dédicace à l'*Ill^{mo} D.D. Rogerio du Plesseis (sic), dno de Liancourt, marchioni de Montfort, comiti de La Rocheguion, etc ...* Comme nous le verrons par la suite, il lui a fait de fréquents emprunts. Bien qu'il n'en ait pas usé de même à leur égard, j'inclinerais pourtant à croire que c'est lui qui avait possédé trois volumes concernant la mythologie greco-romaine. La date de leur publication invite, en effet, à le présumer. Il s'agit de la *Mythologie ou explication des fables*, déjà nommée, de J. Baudouin (à Paris, chez P. Chevalier et S. Thiboust, 1627), de l'ouvrage intitulé *Les images ou Tableaux de platte peinture des deux Philostrates sophistes*

grecs et les statues de Callistrate mis en français par Blaise de Vigenere (...) revus et corrigés sur l'original par un docte personnage de ce temps en la langue grecque (...) publié à Paris en 1630 chez Claude Cramoisy, et de l'écrit enfin de Michel de Marolles, *Tableaux du Temple des Muses tirés du cabinet de feu M. Favereau (...)* paru à Paris en 1655 chez Antoine de Sommaville.

Telle fut la bibliothèque de Philippe et de Jean Baptiste de Champagne dont, pour nous résumer, les 63 titres se laissent classer en six familles, numériquement bien inégales : celle des ouvrages traitant de sujets religieux (35 titres) ; celle de ceux qui concernent les arts (12 titres) ; celle des histoires profanes (10 titres) ; celle des récits de voyage (2 titres) ; celle des livres dus aux Anciens (2 titres) ; celle des divers (2 titres : le dictionnaire d'Oudin et les plaidoyers d'Antoine Le Maitre).

*

* *

Si telle fut cette bibliothèque, que nous apprend-elle sur ses propriétaires, et, singulièrement, sur celui qui aujourd'hui, nous intéresse le plus : Philippe ? D'abord, que Philippe s'est souvent inspiré dans sa peinture des estampes qui s'y trouvaient et des planches qui en illustraient tels volumes. De ces emprunts, le plus inattendu serait sans doute celui qu'il a fait à Dürer, si l'on ne veillait à se rappeler que le grand maître allemand bénéficiait au XVII^e siècle en France d'un crédit propre à nous inviter à réviser les idées, trop fréquemment toutes faites, que nous pouvons avoir sur les goûts de la France de Louis XIII et de Louis XIV. Non seulement, en effet, les historiens d'alors parlent de lui, comme Felibien, mais les collectionneurs recherchent ses estampes, ses dessins, ses tableaux : ainsi Marolles, Jabach, Richelieu lui-même qui, dans son château poitevin, conservait un tryptique qu'on lui attribuait et qui représentait une *Fuite en Egypte*. Dans ce contexte, il devient naturel que Philippe de Champagne, qui possédait de lui cinq recueils de gravures, se soit inspiré de l'une d'entre elles, le *Saint Suaire* de la *Petite Passion* ou la *Sainte Véronique avec le Suaire* de 1510, pour une de ses *Saintes Faces*, celle dont le souvenir nous est conservé par une planche de Lucas Vorstermann (1630).

Il est plus naturel encore qu'il ait demandé de fréquentes

suggestions aux "*Antiques*" de François Perier. La première planche de cet album représente le trop fameux *Laocoon*. Il a fourni à notre peintre le type et les gestes du possédé qui se tord dans sa *Translation des Reliques de St Gervais et de St Protas* (Musée du Louvre). Dans l'*Invention des reliques* de ces deux saints (Musée de Lyon), de nombreux éléments sont pris aux planches de François Perier : le fossoyeur à genoux de dos, à la planche 17 représentant l'*Aiguiser*, alors dans les Jardins Médicis ; la jeune fille qui, à gauche de la composition, se serre contre sa mère à la planche 21, *Volumnie et Coriolan* ; une des femmes du fond à la planche 65, *Circé* ; la statue de l'arrière plan à la planche 75, *Sabine*. C'est sans doute à la célèbre statue équestre de Marc Aurèle qui fait l'objet de la planche 2 que Philippe de Champaigne a emprunté un geste très fréquent dans ses peintures : celui du personnage qui avance devant lui son bras et ouvre largement sa main, en étalant ses doigts. C'est certainement à la planche 27 qui reproduit le *Gladiateur Borghèse* qu'il a demandé l'attitude de Cain représenté fuyant au fond de son tableau du Musée de Vienne, la *Mort d'Abel*. Il s'est souvenu de la *Fille de Niobé* gravée planche 58 dans sa *Samaritaine* du Musée de Caen et de la *Cérès* de la planche 77 dans la *Vierge* du tableau du Musée d'Angers, l'*Enfant Jesus retrouvé au Temple*. Quant à la *Vestale Giustiniani* de la planche 72, sa main droite dressée, un doigt en l'air, et son bras gauche replié à la hanche, se retrouve fréquemment chez lui, l'une dans le *Songe de Joseph* du Musée de Bordeaux, et surtout dans les *Annonciations* de l'église de Montrésor et du Musée de Toulouse, l'autre dans le *Mariage de la Vierge* de la collection Wallace et dans le *Judas* de la *Cène* du Louvre.

Autre modèle antique à l'avoir inspiré, Vitruve lui a fourni le canon de légion de ses personnages et de plusieurs de leurs visages. Un texte de la page 27 accompagné, page 28, d'une figure d'homme nu, et se continuant au verso de cette page, paraît bien être à l'origine de telles de ses figures : ainsi celle du *Christ en gloire* conservé aujourd'hui au grand séminaire du diocèse de Nancy et qu'avait gravé François de Poilly.

Architecte également, Palladio lui a fourni le type de certains de ses édifices. La planche 13 de son livre "*del qual si veggono i vestigiî vierno alla chiesa di Santa Maria Nuova nella*

via sacra” lui a donné l’idée de ces voûtes à caissons qu’il a introduites dans maints tableaux : ainsi le *St Gervais et St Protais apparaissant à St Ambroise*, aujourd’hui dans la chapelle du lycée Henri IV à Paris, et l’*Enfant Jesus retrouvé au Temple* du Musée d’Angers . Dans sa *Présentation de la Vierge au Temple* du Musée d’Arras, qui a servi de carton pour le deuxième sujet de la suite de tapisseries commandée par Michel Le Masle, on décèle sans peine des emprunts faits aux illustrations des pages 31 (le Temple d’Antonin et de Faustine), 43 (le Temple de Jupiter), 110 (le Temple de Pola).

Mais les deux livres auxquels Philippe de Champaigne a le plus demandé, ce sont les *Hieroglyphes* de Pierius et le *Commentaire sur Ezechiel* de Prado et Villalpando. Dans le premier, il a découvert, d’une part, toute une symbolique des nombres exprimés par le jeu des doigts, et, d’autre part, toute une symbolique des animaux, des plantes, des éléments de la nature et même des produits du travail humain, dont il a fait fréquemment son profit, ainsi que nous avons essayé de le montrer dans notre article : “*Philippe de Champaigne et les Hieroglyphes de Pierius*” paru dans le numéro 1 de la Revue de l’Art de 1971.

Quant au second, ce sont surtout des renseignements sur les mœurs antiques et sur l’ancienne Jerusalem qu’il y a puisés. Le fait a déjà été relevé par Sir Anthony Blunt. Rappelons donc seulement, d’une façon succincte, que, dans son *Repas chez Simon*, aujourd’hui au Musée du Louvre, notre peintre s’est inspiré, et de fort près, de la planche qui se voit aux pages 296-297 du tome I. Quant aux vues de Jerusalem, qu’il a aimé présenter derrière tant de ses *Christs en croix*, ceux, par exemple, du Louvre, du Musée de Grenoble, de l’église de Chaumes en Brie, etc ... - ainsi que derrière la *Vierge de douleur* du Musée de Villefranche-sur-Saône - elles dérivent toutes de la “*vera Hierosolymae veteris imago a Joanne Baptista Villalpando Cordubensis e societate Jesu elaborata*” qui illustre la page 60 du tome III de son ouvrage. Ajoutons aux remarques de Sir Anthony Blunt que Philippe de Champaigne a fait encore beaucoup d’autres emprunts au *Commentaire sur Ezechiel*. Par exemple, le Saint des Saints qu’il a représenté au fond de sa *Présentation de Jesus au Temple* conservée au Musée de Dijon provient de la planche 7 du tome II, *Sectio murorum testudi-*

nis atque coenaculi aulae sanctae ostendens faciem Sancti Sanctorum. Dans le même tableau, les colonnes qui flanquent l'entrée du sanctuaire sont fidèles à la description qu'on trouve au chapitre XLVIII du tome II, *De aereis templi columnis.* De même, dans la *Présentation de la Vierge au Temple* du Musée d'Arras, le costume du grand prêtre répète, avec quelques variantes, celui qu'on lui voit sur la gravure des pages 356-357 du tome II, *Candelabrum templi aureum quod videt Zacharias.* Dès avant que de fréquenter les gens de Port Royal, Philippe de Champaigne était, on le voit, persuadé comme eux qu'il fallait respecter scrupuleusement les Ecritures et ne rien introduire dans les tableaux sacrés qui ne fût conforme à la vérité historique, telle que l'érudition contemporaine l'établissait.

On s'étonne dès lors qu'il ait peu demandé à la *Roma sotterranea* de Bosio, bien propre cependant à le renseigner sur la primitive Eglise. Ses *Bons Pasteurs* ne doivent rien à ceux qui y apparaissent maintes fois, et il n'a pas cherché dans l'illustration de la page 29, *Humatio corporis principis apostolorum quando S. Silvester recondidit corpus ejus ex porticu veteris vaticanae basilicae,* les suggestions qu'il eut été naturel qu'il y cherchât pour son *Invention* ou sa *Translation des corps de St Gervais et de St Protais.* Le seul emprunt qu'il lui a fait, c'est celui de la forme des Tables de la Loi qui tient *Moïse* dans les deux tableaux du Musée de Milwaukee et de l'Ermitage de Leningrad. Si elles y sont rectangulaires, au contraire de toute l'habitude du XVIe et du XVIIe siècle qui, du Raphaël des Loges à Poussin et à Rembrandt, veut qu'elles soient cintrées dans le haut, c'est que, dans les nombreux sarcophages paléochrétiens gravés dans le livre de Bosio, les scènes où l'on voit Moïse recevant le Decalogue donnent une forme rectangulaire aux Tables où sont gravés les dix Commandements. A l'iconographie de son temps, notre peintre préfère celle de la primitive Eglise : ce petit fait en dit long sur lui et sa spiritualité.

Car, pour intéressants que soient les renseignements que la bibliothèque de Philippe de Champaigne nous donne sur quelques unes des sources de son art, ils le sont moins, me semble-t-il, que ceux qu'elle nous fournit sur l'homme lui-même, ainsi que sur son neveu. Elle nous persuade d'abord sans peine que ce peintre cultivé, latiniste, qui avait sous la main un ensemble

de livres important pour l'époque possédait d'abord une culture chrétienne, et chrétienne à ce point qu'elle semble s'accompagner d'une certaine méfiance à l'égard des auteurs et des fables du paganisme. Plusieurs ouvrages, d'une part, avaient pu le mettre au fait des récits de la mythologie, dont la connaissance était indispensable à "l'honnête homme", et à l'artiste du XVIIe siècle français. De ces ouvrages, il ne parait pas avoir tiré parti dans sa peinture, se refusant en règle générale à peindre des scènes mythologiques et n'y consentant - au château de Vincennes, aux Tuileries - que lorsqu'une commande officielle l'y contraignait. Il n'avait pas fait place, d'autre part, dans sa bibliothèque, à ces poètes, ces orateurs, ces historiens antiques, si appréciés de ses contemporains. Plutarque et Sénèque seuls y avaient été acceptés, dont le stoïcisme n'avait rien pour déplaire à l'austérité de son christianisme.

Mais parmi les auteurs chrétiens, une absence également peut à bon droit nous étonner : aucun écrivain du Moyen-Age, chez lui, ni représentant de la Scholastique, ni même l'auteur de cette *Imitation de Jesus Christ* que son contemporain Corneille mettait cependant alors en vers. Les saints médiévaux lui paraissent, bien plus, étrangers, à l'exception de St Bernard, le père spirituel des cisterciennes de Port Royal. Par delà tous ces siècles, il en appelle au temps de la primitive Eglise : les Pères sont à l'honneur dans sa bibliothèque, et plus encore, les Ecritures. Mais sa foi ne laisse pas d'être familière également avec la spiritualité de la Contre-Réforme. Elle fréquente Sainte Thérèse, Louis de Grenade, Jean d'Avila, Saint François de Sales. Parmi les contemporains, si Philippe de Champaigne n'est pas exclusif et lit même les écrits d'un Jésuite - ce Père Pierre Lemoyne dont il avait fait, aussi bien, le portrait - sa préférence se porte aux productions des Jansénistes : Antoine Arnauld, Arnauld d'Andilly, Antoine Le Maître, Le Maître de Sacy, Godefroy Hermant, Pavillon, Floriot, Godeau lui-même, aucun des grands auteurs du "parti augustinien" ne manque à l'appel - sauf, curieusement, Saint Cyran. Il fut donc bien un fidèle "ami du dehors" de Port Royal.

Une autre absence doit être remarquée dans sa bibliothèque, celle de l'*Augustinus*, cas particulier d'un cas plus général : il ne s'y rencontre aucun traité de théologie. Du Grand Arnauld

lui même, les Champagne n'en possèdent pas, s'ils possèdent, en revanche, sa *Fréquente Communion*. Leur position de chrétien s'en précise à nos yeux. Fidèles fervents, mais aucunement théologiens, ils se nourrissent d'ouvrages d'histoire ecclésiastique, d'hagiographie; de morale, de spiritualité, par dessus tout, des Ecritures. Mais ils restent des laïcs, étrangers aux problèmes de la théologie.

Des laïcs pieux au point de bannir de chez eux les écrivains profanes de leur temps. Point de poètes, de dramaturges, de romanciers, de "moralistes" contemporains (1). Un seul orateur, Antoine Le Maître, et l'on comprend bien pourquoi. Et puis des historiens, ainsi que, tardivement, chez Jean Baptiste, des voyageurs : concession qui en dit long sur le goût de l'exotisme dans la France de Louis XIV. Encore parmi ces historiens, ceux de l'Eglise occupent-ils chez nos deux peintres plus de place que ceux qui traitent de l'histoire profane, une histoire qui, du reste, se réduit pour nos deux artistes, à celle de l'Antiquité, de Rome, de Byzance et de la France. Leur culture générale a d'étroites œillères.

Leur culture professionnelle également. Peu d'ouvrages sur leur art. La sculpture ne paraît les intéresser qu'antique. L'architecture sollicite plus leur intérêt. Quatre livres qui s'y rapportent trahissent leur désir de se documenter à son sujet, afin, sans doute, de n'introduire dans leurs compositions que des représentations correctes de monuments antiques : trait bien révélateur de ce souci de couleur historique - on disait alors ce respect des mœurs - qui a joué un rôle capital tant dans la littérature que dans l'art français du XVII^e siècle.

Sommes nous ainsi en droit de voir en eux des représentants caractéristiques de la culture de leur époque ? Dans une large mesure, oui, et à condition que l'on ajoutè aussitôt que cette culture assez étroite, leur foi profonde l'a encore rétrécie, qui, la rendant méfiante à l'endroit des auteurs païens et même de la littérature profane de leur temps, l'a orientée essentiellement vers les choses du Christianisme : un Christianisme qu'ils

(1) Il est vrai que leurs écrits étaient imprimés en livres de petit format. Peut être y en avait-il parmi ces ouvrages de moindre taille que l'in-quarto, dont Helie Jousset n'a pas cru devoir établir l'inventaire.

pratiquaient en laïcs qu'ils étaient et en amis de Port Royal. Ainsi nous apparaissent-ils comme deux chrétiens exemplaires d'une certaine modalité du christianisme de leur siècle. Décidemment, l'Obituaire de Port Royal n'avait pas tort, qui, sacrant Philippe de Champaigne "*bon peintre*" le reconnaissait aussi "*bon chrétien*" et Martin de Barcos ne se trompait pas dans ses lettres à Jean Baptiste de Champaigne en ne refusant pas cette même qualité à son correspondant.

Bernard Dorival